Article paru dans *Le Spectacle du monde*

DENIS DE ROUGEMONT

Saint-John Perse, qui le tenait pour l'« une des personnalités les plus marquantes et les plus accomplies de sa génération littéraire », disait de lui : « Dans son extrême complexité d'Européen, il apparaît sur notre front occidental comme le plus représentatif de ce qui pourrait être, au regard de l'histoire, une figuration scientifique de l'Homo europeanus ».

Colloques, expositions, évocation théâtrale dans sa maison natale, concerts, spectacles : en Suisse, rien n'a manqué pour célébrer le centenaire de Denis de Rougemont, né le 8 septembre 1906 à Couvet, près de Neuchâtel, dans une famille protestante (son père, qui perdit presque toute sa fortune en investissant dans les allumettes suédoises, exerçait la fonction de pasteur) originaire de Franche-Comté, qui s'y établit au XIVe siècle et reçut en 1784 une « reconnaissance d'ancienne noblesse » du roi de Prusse Frédéric II.

C'est en 1923 que Denis de Rougemont publie son premier article, sur « Montherlant et la morale du football », dans la *Semaine littéraire de Genève*. Il envisage alors de faire des études de chimie. Il se tournera en fait vers l'histoire, la psychologie et la philosophie, tour à tour aux Universités de Neuchâtel – où il fréquente le séminaire de psychologie de Jean Piaget et suit les cours de Max Niedermann sur la linguistique de Ferdinand de Saussure – de Vienne et de Genève.

En 1929, âgé de vingt-deux ans, dans un pamphlet sur *Les méfaits de l'instruction publique*, il exprime la colère que lui inspire son expérience d'une école publique à la fois égalisatrice, bourrative et sélectionneuse, d'instituteurs livrés « à une façon livresque d'expliquer les choses, à une façon théorique de juger les êtres », d'un enseignement aboutissant à former « des gobeurs et des inertes » ou à fournir « des moutons aux partis ». « L'école, écrit-il, me rendit au monde, vers dix-huit ans, crispé et méfiant, sans cesse en garde contre moi-même à cause des autres desquels il ne fallait pas différer, profondément hypocrite donc, et le cerveau saturé d'évidences du type 2 et 2 font 4 ». En 1972, lorsque le livre sera réédité, il dira : « Mon texte n'a pas vieilli parce que l'école n'a pas changé ».

En 1930, Denis de Rougemont vient s'installer à Paris, où il se lie rapidement avec certains représentants des « non-conformistes des années trente » : Emmanuel Mounier, Alexandre Marc, Arnaud Dandieu, Robert Aron, Gabriel Marcel, Daniel-Rops. Ces derniers ont pour particularité de n'appartenir ni au camp des démocrates libéraux ni à celui des communistes

ou des fascistes. Leur projet est de reconstruire la société sur la base d'une valeur : la personne (par opposition à l'individu), reliée à une communauté, et donc aussi responsable d'autrui.

Avec Mounier, Rougemont participe en 1932 à la fondation de la revue *Esprit*. Mais le groupe dont il est le plus proche est celui de L'Ordre nouveau, dirigé par Alexandre Marc.

Installé en France après avoir fui la révolution russe en 1918, Alexandre Marc (Lipiansky) a fondé en 1930, avec Jean Luchaire, le Club du Moulin Vert, du nom d'un café situé près de la porte d'Orléans. En mai 1933, il crée la revue *L'Ordre nouveau*, qu'il anime avec Robert Aron, Henri Daniel-Rops, René Dupuis, Jean Jardin, le mathématicien Claude Chevalley (fondateur en 1934 du célèbre Groupe Bourbaki) et Arnaud Dandieu, jeune bibliothécaire de haut vol, mort prématurément en 1933 après avoir cosigné avec Robert Aron deux livres retentissants, *Décadence de la nation française* et *Le cancer américain*.

L'Ordre nouveau, qui se réclame du personnalisme chrétien, fait la critique simultanée du matérialisme et de l'individualisme libéral, du nationalisme et de l'universalisme, du parlementarisme bourgeois et des grands mouvements totalitaires qui commencent alors à ébranler l'Europe. A l'Etat-nation, il oppose l'idée d'un fédéralisme fondé sur la reconstitution des corps intermédiaires et le recours systématique au principe de compétence suffisante, c'est-à-dire au principe de subsidiarité. Sur le plan politique, il estime que le respect de la personne exige la démocratie, la fédération étant seule capable de concilier la liberté de chacun, la diversité des cultures et l'unité du tout. L'historien canadien John Hellman, pour le désigner, parlera de « troisième voie communautarienne ».

Denis de Rougemont collabore aussi à la revue *Plans*, dirigée par Philippe Lamour, ainsi qu'à la *Nouvelle Revue française*, où il dirige en 1932, à la demande de Jean Paulhan, un « Cahier de revendications de la jeunesse française » comprenant notamment des articles de Thierry Maulnier, Philippe Lamour, Georges Izard, Henri Lefebvre et Paul Nizan.

Il voyage beaucoup, notamment en Europe centrale, curieux de découvrir la personnalité de chaque peuple. De ses voyages, dont il fait le récit en 1932 dans *Le paysan du Danube*, il revient convaincu de la nocivité du modèle de l'Etat-nation centralisateur et de son corollaire idéologique, le jacobinisme, et persuadé que les peuples européens doivent s'unir, non pour supprimer ce qui les distingue, mais au contraire pour préserver leurs libertés et leur spécificité.

Son activité rédactionnelle se double d'un intense dynamisme éditorial. Il assure en effet la direction littéraire des éditions Je Sers (qui publieront Karl Barth, Søren Kierkegaard, Nicolas Berdiaev, Ortega y Gasset, Heidegger, etc.) et fonde une revue de « métaphysique protestante » d'inspiration barthienne, *Hic et nunc*.

Marié en 1933 à Simone Vion, qui lui donnera deux enfants et dont il divorcera en 1951, il doit la même année faire face à la faillite des éditions Je Sers. Il se retire alors sur l'île de Ré, puis dans le Sud-Ouest de la France, et met à profit cet exil involontaire pour traduire en français la *Dogmatique* de Karl Barth et pour écrire son *Journal d'un intellectuel en chômage*, publié trois ans plus tard, et sa *Politique de la personne*, qui contient en germe toute la pensée politique qu'il développera plus tard.

En 1935, par l'intermédiaire d'Otto Abetz, dont il a fait la connaissance à l'association des Amis du Sohlberg, il obtient un poste de lecteur de français à l'Université de Francfort. De son séjour outre-Rhin, il rapportera un précieux *Journal d'Allemagne*, recueil de notes prises au jour le jour d'octobre 1935 à juin 1936, dans lequel il accumule les observations pénétrantes sur les premières années du pouvoir hitlérien.

Voyant dans les totalitarismes modernes des catalyseurs de l'angoisse collective qui se développe au sein d'une civilisation fondamentalement matérialiste, il souligne la dimension « religieuse » du nazisme, mais surtout interprète la révolution hitlérienne comme l'équivalent pour l'Allemagne du « moment jacobin » de la Révolution française. Le national-socialisme, dit-il, est un « jacobinisme brun » et ses partisans, des « sans-culottes en chemise brune ». Dictature exercée au nom du peuple, mystique de l'unité nationale, centralisation extrême de l'appareil étatique, répression féroce de tous les courants de pensée dissidents, exaltation du culte de la nation « considérée comme missionnaire d'une idée » : par tous ces traits, le nazisme s'avère la contrepartie allemande du jacobinisme de 1793.

Après son retour en France, Denis de Rougemont devient en 1938 rédacteur en chef des *Nouveaux Cahiers*, fondés par le polytechnicien Auguste Detœuf, et publie un livre intitulé *Penser avec les mains*, dans lequel il souligne que théorie et pratique, pensée et action, ne sont pas dissociables. C'est aussi l'époque où il rédige l'ouvrage qui va le rendre le plus célèbre : *L'amour et l'Occident*.

Dans cet essai assez atypique au sein de son œuvre, paru pour la première fois en 1939, il se livre avant tout à une méditation sur les méfaits de la passion. Il entend montrer que l'exaltation passionnelle est la finalité même de l'amour courtois, et que notre époque n'a toujours pas rompu avec elle : les grands mouvements totalitaires ont seulement transposé la passion sur le terrain politique.

Rougemont fait commencer au XIIe et XIIIe siècles le règne de l'amour-passion avec la poésie des troubadours du sud de la Loire et, très audacieusement, met ce thème en parallèle avec l'hérésie cathare. Les « parfaits » cathares tentaient de libérer leur âme, prisonnière de leur corps charnel, dans l'espoir de s'unir totalement à Dieu. Rougemont voit dans cet effort pour unir le relatif et l'absolu, dans ce désir de pureté absolue, à la fois la négation du catholicisme classique (qui vise moins à réaliser une union totale avec Dieu qu'à administrer sa parole dans l'impureté du fini et du périssable) et la source d'une passion qui s'est ensuite exprimée dans tous les domaines. Après la croisade contre les Albigeois, l'hérésie aurait continué à circuler de façon souterraine, les troubadours en transmettant l'esprit sous des formes symboliques ou codées, avec le mythe de l'amour pour la Dame intouchable et souveraine, spiritualité pure prisonnière du corps impur.

Pour Rougemont, la passion amoureuse est une passion pour la mort, une maladie de l'esprit conduisant à l'autodestruction. L'adultère en étant la conséquence logique, il lui oppose l'éthique chrétienne du mariage, reprenant à son compte la célèbre opposition entre Eros et Agapè, l'attraction érotique et la conception chrétienne de l'amour des personnes, qui revient (comme chez Platon) à appeler amour ce qui est privé de passion. Après quoi il célèbre la fidélité dans le mariage monogamique, soumise à l'humilité et à la raison.

Cette lecture très personnelle de l'amour courtois ne fera pas l'unanimité chez les spécialistes. D'autres critiques ne manqueront pas d'observer que Rougemont, grand apologiste de la fidélité conjugale, eut lui-même une vie sentimentale pour le moins agitée, la plus connue de ses aventures étant la tumultueuse liaison qu'il entretint avec l'épouse de Saint-Exupéry, Consuelo Suncin de Sandoval – au point que lorsqu'on publia les mémoires de cette dernière, les *Mémoires de la Rose*, certains crurent y retrouver le style de Rougemont ! « Les années du libertinage, note Christian Campiche, sont d'ailleurs parmi les plus fécondes pour Rougemont ».

Fin 1938, Denis de Rougemont publie le livret d'une légende dramatique, *Nicolas de Flue*, écrite pour un oratorio d'Arthur Honegger. Nicolas de Flue, avant de se faire ermite, s'instaura en médiateur entre le roi de France, le duc d'Autriche et les Confédérés helvétiques. Rougemont souligne le caractère fédérateur de cet homme « libre dans la mesure où il est responsable ». L'œuvre, qui résulte d'une commande de l'Institut neuchâtelois, devait être présentée à l'Exposition nationale de Zurich de 1939. Annulée en raison de la guerre, elle sera créée en mai 1941 au Carnegie Hall de New York.

Mobilisé en septembre 1939 dans l'armée suisse, puis transféré à l'état-major général à Berne, Rougemont écrit lors de l'entrée de la Wehrmacht à Paris, en première page de *La Gazette de Lausanne*, un article retentissant – « A cette heure où Paris exsangue voile sa face d'un nuage et se tait, que son deuil soit le deuil du monde ! » – qui lui vaut de se faire rappeler par son gouvernement aux devoirs de la neutralité suisse. Condamné à quinze jours de prison militaire – qu'il passe en fait dans son bureau et avec des cadeaux de sa hiérarchie –, il fonde alors, avec le professeur Theophil Spoerri, la Ligue du Gothard, qui entend regrouper les adversaires suisses de Hitler, et rédige lui-même le texte de son Manifeste. Mais un nouvel article polémique, paru le 17 juin 1940 dans la *Gazette de Lausanne*, effarouche à nouveau ses supérieurs, qui décident de lui faire prendre du champ. Fin août 1940, il est envoyé aux Etats-Unis, officiellement pour y donner des conférences sur la Suisse. En octobre, il s'installe à New York.

Durant son séjour aux Etats-Unis, il noue d'étroites relations avec nombre de Français réfugiés outre-Atlantique, parmi lesquels André Breton, Saint-Exupéry, Saint-John Perse, André Masson, Marcel Duchamp, Jacques Maritain, Claude Lévi-Strauss, Yves Tanguy et Jean Wahl. Il donne des conférences, rédige un livre sur la Suisse, voyage en Argentine à l'invitation de Victoria Ocampo, animatrice de la revue *Sur* – qui fut l'égérie de Roger Caillois, et que Malraux avait surnommée « la superbe Argentine » –, enseigne à l'Ecole libre des hautes études. Et, bien entendu, continue à écrire.

La guerre achevée, il publie *Vivre en Amérique*, où il fait l'éloge du fédéralisme et du dynamisme des Etats-Unis, mais – comme ses amis Arnaud Dandieu et Robert Aron l'avaient fait en 1931 dans *Le cancer américain* (lui-même ayant également dénoncé le « péril Ford » dans un article paru en 1928 dans *Foi et vie*) – il affirme aussi que les métropoles américaines favorisent le déracinement, l'anonymat de masse, la perte des solidarités organiques, et stigmatise la montée en puissance de la bureaucratie fédérale engendrée par le *New Deal* rooseveltien.

Denis de Rougemont se réinstalle définitivement en Europe en juillet 1947, en s'établissant à Ferney-Voltaire dans l'ancienne demeure du garde-chasse de Voltaire. A partir de cette date,

c'est la construction européenne qui va mobiliser toute son attention.

Il adhère d'abord à l'Union européenne des fédéralistes (UEF), créée en décembre 1946 et dont Alexandre Marc fut le premier secrétaire général. Lors du premier Congrès de l'UEF, tenu fin août 1947 à Montreux, dont il prononce le discours inaugural, l'idée d'une grande manifestation internationale rassemblant tous les mouvements européens est avancée. Cette proposition débouchera sur le célèbre Congrès de La Haye.

Ouvert le 7 mai 1948, sous la présidence de Winston Churchill, celui-ci réunit près de 800 personnalités venues de dix-sept pays. Denis de Rougemont y est à la fois le rapporteur de la commission culturelle et le rédacteur de la Déclaration finale, le célèbre *Message aux européens*, qui jette notamment les bases de ce qui deviendra le Conseil de l'Europe. Mais les travaux font vite apparaître deux grands courants opposés : d'un côté, les fédéralistes, partisans d'une construction rapide de l'Europe politique à partir de la base et dans le respect de la diversité des peuples, et de l'autre les « fonctionnalistes » ou « unionistes », selon qui la priorité doit être donnée à une Europe économiquement intégrée et qui en tiennent pour un simple rapprochement des gouvernements et des parlements. Ce sont les seconds qui l'emporteront. On en connaît les résultats.

Girondin dans l'âme, Denis de Rougemont s'inspire pour sa part, non de l'Europe des nationalismes étatiques, dans lesquels il voit autant de facteurs de division, mais de l'Europe des cités grecques autonomes, aux citoyens actifs, dont l'exemple a nourri les idées de liberté, de responsabilité et de participation de tous à la vie publique. Hostile à un supra-nationalisme européen bureaucratique et paralysant, il estime qu'il faut choisir entre la puissance et la liberté, cette dernière ne pouvant être garantie par la politique ou par l'économie, mais seulement par la recréation de communautés vivantes, capables de décider par elles-mêmes de leur sort. Epanouissement des personnes, participation des citoyens, autonomie des communautés vont à ses yeux de pair. C'est dire qu'il n'aurait certainement pas apprécié l'Europe actuelle, que certains dénoncent comme « fédérale », mais qu'il aurait certainement décrite, au contraire, comme typiquement jacobine.

Rougemont ne croit pas en effet à une union européenne fondée sur les seuls intérêts politiques ou économiques. Il affirme qu'avant de faire l'Europe il faut « faire des Européens », ce qui n'est possible qu'en donnant la priorité à la culture. Par opposition à la civilisation, surtout liée à la vie matérielle et sociale, la culture représente à ses yeux « l'activité humaine créatrice de valeurs, de sens, d'œuvres nouvelles et d'inventions ». La culture, dit-il, « n'est pas seulement un héritage à conserver, mais une manière commune de vivre et de créer ». Elle « exige ce pacte fondamental : faire de la diversité le principe de l'unité, approfondir les différences, non pour diviser, mais pour enrichir encore plus l'unité ».

Elu en novembre 1948 délégué général de l'Union européenne des fédéralistes, Denis de Rougemont ouvre l'année suivante à Genève un bureau d'études chargé de préparer une Conférence européenne de la culture. Celle-ci se déroulera en décembre 1949 à Lausanne, sous la présidence de Salvador de Madariaga.

En 1950, à Berlin, il participe aux manifestations qui donneront naissance au Congrès pour la liberté de la culture, qu'il présidera lui-même de 1952 à 1966. Il rédige ses célèbres « Lettres aux députés européens », inaugure à Genève le Centre européen de la culture, d'où

son issues des institutions comme l'Association européenne des festivals de musique, créée en 1951 avec Igor Markevitch, et le Conseil européen pour la recherche nucléaire (CERN). En 1954, il crée avec Robert Schuman la Fondation européenne de la culture, qui s'installera en 1957 à Amsterdam. En 1961, il lance une vaste « campagne d'éducation civique européenne ». En avril 1963, il fonde l'Institut universitaire d'études européennes (aujourd'hui Institut européen de l'Université de Genève). Dans des livres comme *L'aventure occidentale de l'homme* (1957) et *Vingt-huit siècles d'Europe* (1961), il œuvre également au dialogue des cultures.

Parallèlement, il souligne l'importance des communautés intermédiaires restées proches des personnes. « Si l'on veut unir l'Europe, écrit-il, il faut partir d'autre chose que de ses facteurs de division ». Il voit alors dans les régions, plus encore que dans les communes, des entités qui peuvent se mettre tout naturellement au service des autonomies locales traditionnelles. Les régions sont pour lui les communautés à taille humaine les mieux placées pour favoriser l'engagement des citoyens dans la vie publique, grâce à la démocratie participative, et résoudre concrètement les problèmes d'environnement.

Son régionalisme vise en fait à répondre à cette question : « Comment être assez grand pour être fort, tout en restant assez petit pour rester libre ? » Pour ce faire, il s'inspire à la fois du personnalisme de *L'Ordre nouveau* et des idées de Proudhon, du développement des réseaux régionaux et des régions transfrontalières, et de l'essor des revendications régionalistes dont les principaux théoriciens sont alors Robert Laffont et Guy Héraud. Ce qui lui vaudra d'être reconnu comme le père spirituel de l'« Europe des régions ».

A partir des années soixante, sous l'influence de son ami Franz Weber, il intègre aussi de plus en plus les préoccupations écologiques à sa réflexion. En 1976, il fonde l'association Ecoropa, aux côtés de Jean-Marie Domenach, Jacques Ellul, Edward Goldsmith et René Dumont. L'année suivante, il participe à la fondation du Groupe de Bellerive, qui entend engager une réflexion critique sur les orientations de la société industrielle. La même année, dans *L'avenir est notre affaire*, il retrouve les accents de sa jeunesse pour dénoncer l'excès des triomphes matériels de l'homme, les agissements des sociétés multinationales, la centralisation technocratique, la commercialisation du monde, l'informatisation qui produit plus de chômage que de temps libre, la religion de l'automobile, la course à la croissance, le bétonnage universel et le pillage de la planète. « Il faut être aveugle, déclare-t-il, pour ne pas voir que nos sociétés sacrifient à la religion de la croissance pour la croissance tout ce qui a authentiquement de la valeur – avec des motivations et des critères économiques, sans aucune finalité humaine ». En 1978, il crée la revue *Cadmos*, dont il confie la direction à André Reszler.

Son mot d'ordre à la fin de sa vie devient : « Régions, écologie, Europe fédérée : même avenir ». Des centaines de personnalités mondiales sont alors en contact avec lui. Comme l'écrit Christian Campiche, il est « devenu l'Européen par excellence, celui que tout le monde consulte avant d'entreprendre une action, qu'elle soit politique, religieuse ou culturelle ».

Denis de Rougemont est mort à Genève le 6 décembre 1985. Les Français, pour son centenaire, ont été plus discrets que les Suisses. Peut-être parce que le mot de « fédéralisme » leur fait peur. A l'heure où la construction européenne paraît totalement bloquée, ils auraient pourtant tout avantage à lire l'œuvre de celui de celui qui disait : « L'Europe est une culture –

ou elle n'est pas ! »

Alain de Benoist

Les *Œuvres complètes* de Denis de Rougemont, en sept volumes, ont été publiées aux éditions de La Différence. La Fondation Denis de Rougemont pour l'Europe, basée à Genève, a aujourd'hui pour secrétaire général François Saint-Ouen.

Sur Denis de Rougemont : Bruno Ackermann, *Denis de Rougemont. Une biographie intellectuelle*, 2 vol., Labor et Fides, Genève 1996 ; Bruno Ackermann, *Denis de Rougemont. De la personne à l'Europe*, L'Age d'Homme, Lausanne 1999 ; François Saint-Ouen, *Denis de Rougemont et l'Europe des régions*, Fondation Denis de Rougemont pour l'Europe, Genève 1999 ; Christian Campiche, *Denis de Rougemont. Le séducteur de l'Occident*, Georg, Chêne-Bourg 1999.